

# L'imprévu n'est pas toujours désagréable...

Ce jeudi de 1982, depuis le hall de l'aéroport de Bordeaux, je regardais la Caravelle dont le moteur gauche subissait une profonde auscultation.

J'espérais une rapide guérison de l'oiseau qui allait m'emmener à Roissy d'où un autre volatile devait expressément me conduire à Chicago en fin de soirée.

La veille, le Holding PROMAT/PROFEL, de Vidal (Aix50) et Ferrand (Aix52), avait décidé la reprise de la société "Vernier" dont les fraiseuses ont équipé tous les collègues techniques et les ENP de France. Ce marché automatique avait désamorcé toute recherche technologique et conduit les bureaux d'études à l'obsolescence. Pour estimer la situation et envisager les éventuels remèdes indispensables, on m'avait demandé d'aller jeter coup d'œil sur le niveau de la concurrence, in-extremis, le dernier jour du Salon International de la Machine-Outil qui se tenait à Chicago.

Nous participions systématiquement à ces manifestations bisannuelles, mais les seuls points communs entre nos grosses machines très spécialisées et les Centres d'Usinage d'atelier étaient d'appartenir à la famille des *machines à commande numérique*.

En fin de matinée, le haut-parleur de l'aéroport nous présenta ses excuses pour la défection de la Caravelle, et nous invita à rejoindre le restaurant où un repas nous était gracieusement offert avant le prochain départ pour Orly, au tout début de l'après-midi.

Mais c'est au bureau d'Air-France que je m'étais rendu illico pour envisager la suite des opérations. Après de longues et infructueuses recherches de vols compatibles avec mes obligations, j'allais sortir du bureau quand on m'annonça deux nouvelles : une bonne et une mauvaise.

La bonne, c'était que je pourrais rejoindre Chicago en fin de soirée, grâce au vol Paris-Washington par Concorde, suivi d'un vol intérieur Washington-Chicago.

La mauvaise, c'était que je disposais de deux billets : un Bordeaux-Paris par Air-Inter où j'étais abonné, plus un Paris-Chicago par Air-France. Cette dernière compagnie n'était pas responsable du retard, et Air-Inter remplirait son contrat qui se limitait à me conduire à Paris.

Conclusion, l'énorme supplément restait à notre charge.

J'avais pu joindre Vidal qui finissait ses huîtres en compagnie de clients qu'il traitait dans un resto en bord de Garonne. Après quelques réflexions muettes, il me donna le feu vert et alla retrouver sa "lamproie-à-la-bordelaise" qui refroidissait.

À Orly, Ferrand était venu m'attendre et m'avait conduit à Roissy sans problème.

Peu avant 20 heures, j'entrais dans la mythique machine et m'installais près d'un hublot.

Alors que je ressassais l'établissement d'un des plus gros chèques que je venais de signer, un groupe faisait son entrée : trois enfants, deux femmes entièrement voilées et deux gardes du corps. Mentalement, je multipliais par sept mon récent versement.

Le plus âgé des gosses, dix à douze ans, était venu s'asseoir à mon côté. Aussitôt plongé dans ses Mangas, il paraissait coutumier de ce déplacement.

Le départ se fit plein Nord pour rejoindre au plus vite la Manche où le vol supersonique serait autorisé. Certes, la poussée des 4 moteurs avec postcombustion était impressionnante, mais aucun signe perceptible n'avait accompagné le rapide passage du mur du son annoncé sur l'écran central. C'est surtout l'affichage ultérieur, à Mach 2,02, qui m'avait impressionné.

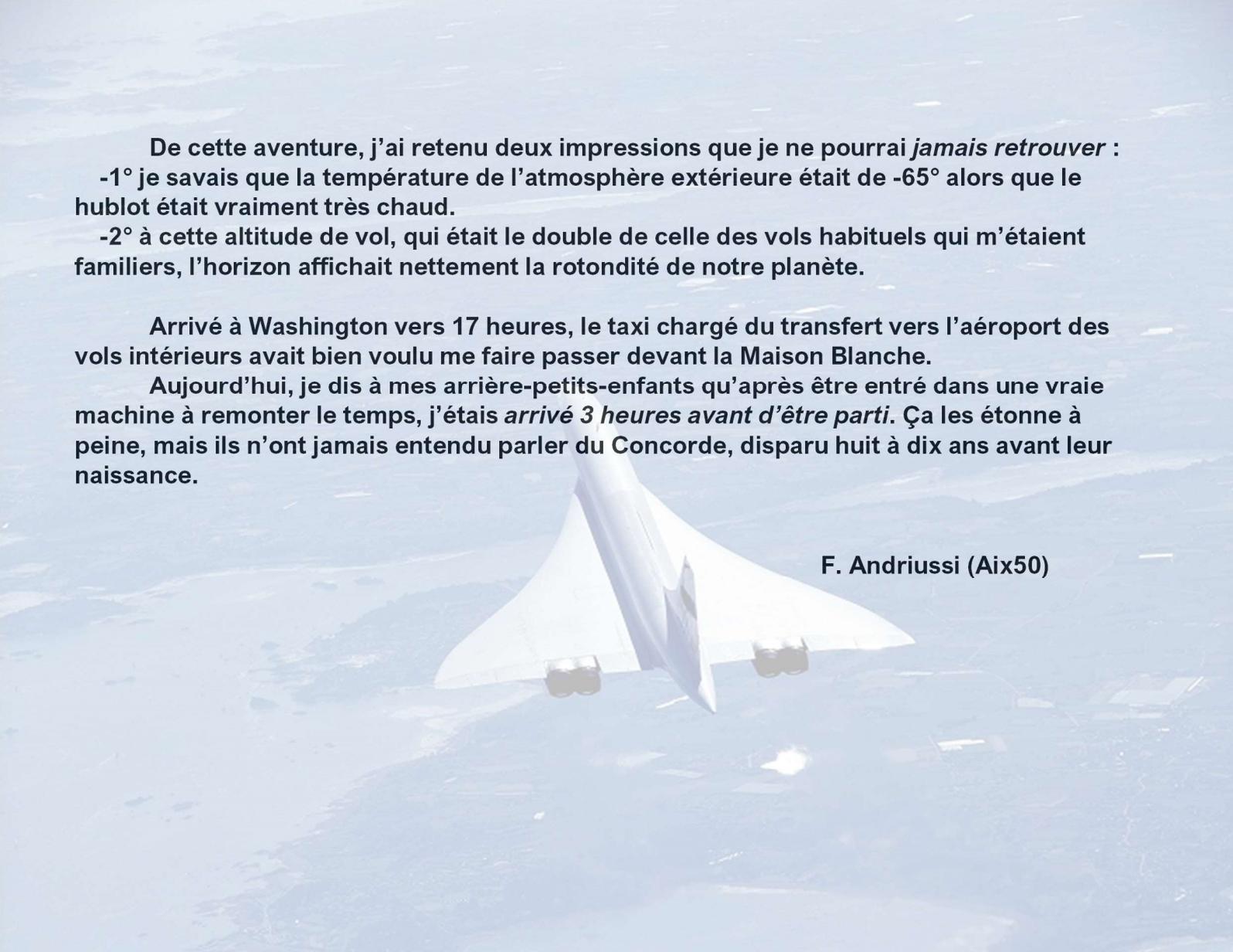
De cette aventure, j'ai retenu deux impressions que je ne pourrai *jamais retrouver* :

- 1° je savais que la température de l'atmosphère extérieure était de  $-65^{\circ}$  alors que le hublot était vraiment très chaud.

- 2° à cette altitude de vol, qui était le double de celle des vols habituels qui m'étaient familiers, l'horizon affichait nettement la rotondité de notre planète.

Arrivé à Washington vers 17 heures, le taxi chargé du transfert vers l'aéroport des vols intérieurs avait bien voulu me faire passer devant la Maison Blanche.

Aujourd'hui, je dis à mes arrière-petits-enfants qu'après être entré dans une vraie machine à remonter le temps, j'étais *arrivé 3 heures avant d'être parti*. Ça les étonne à peine, mais ils n'ont jamais entendu parler du Concorde, disparu huit à dix ans avant leur naissance.



F. Andriussi (Aix50)